ADRESSE

De M. Mirabeau l'aîné, aux Citoyens de la Ville de Lyon, sur la suppression des barrières.

CITOYENS,

UN nouvel orage élevé dans vos murs menace la patrie, & peut en ébranler l'édifice naissant.

Qu'êtes-vous donc devenus, Citoyens doux, paisibles & soumis ? Qu'avez-vous fait ? Le respect pour les Lois que vous avez juré, ne vous a point retenu ; le parjure ne vous a point épouvanté, & vous n'avez pas craint de souiller nos jours de fête, & de les convertir en deuil ! Voudriez-vous nous forcer à nous repentir de vous avoir rendu la liberté que vous profanez, & nous faire regreter la verge des tyrans ? Êtes-vous déjà las d'être libres, & soupirez-vous après les fers que vous avez quittés ? Peuple crédule ! on vous trompe, on vous abuse. Vos ennemis flattent traîtreusement vos penchans, & vous font servir d'instrument pour exécuter leurs perfides desseins. Les lâches ! ils me noircissent de leurs crimes ! & tandis que, cachés derrière le peuple, ils allument sour-

dement le feu dans les provinces, c'eſt moi qu'ils accuſent d'être l'auteur de l'incendie. Si j'ai ſoulevé le peuple, c'était pour lui faire reprendre ſes droits, c'était pour le rendre libre. Eh! quel bon Citoyen n'a pas ſecondé cette heureuſe inſurrection? Mais vos ennemis le ſoulèvent pour ſouiller l'aurore de la liberté par des forfaits, pour enfreindre la loi de l'état, établir l'anarchie, & ramener à ſa ſuite le règne du deſpotiſme.

Qu'avez-vous fait depuis le 9 juillet, que n'euſſent pu tramer vos anciens oppreſſeurs? Suppoſons, en effet, que, de toutes les parties de l'Europe, où ils ſont diſperſés & fugitifs, ils ſe ſoient raſſemblés dans vos murs, afin de délibérer ſur le parti qu'il fallait prendre pour vous rejeter dans l'eſclavage; penſez-vous qu'ils auraient pu imaginer un plan mieux concerté que celui que vous avez ſuivi?

„ Nous ſommes tombés ſans eſpoir de nous relever, auraient-ils dit, ſi le peuple ſe repoſe avec confiance ſur ſes repréſentans, & s'il demeure canſtamment attaché & ſoumis aux lois. Des armées innombrables, unies par l'honneur, par la religion du ſerment & par leur intérêt commun, couvrent la ſurface de l'empire, & mettent un obſtacle invincible à tous nos projets. Diviſons cette maſſe redoutable; détruiſons

cette funeste harmonie ; parlons au peuple de ce qui peut le flatter ; disons-lui qu'il est encore dans le plus honteux esclavage ; que des tyrans subalternes dévorent sa subsistance ; qu'il est le jouet de la rapacité des traitans & des commis ; révoltons-le contre un impôt odieux ; poussons-le à demander la suppression des barrières ; écrions-nous à la tyrannie & à l'injustice. Son intérêt appuyera nos réclamations. Mettons en mouvement les hommes les plus vifs & les plus corrompus ; que l'ouvrier mutiné par notre astuce, quitte son attelier ; qu'il se forme par tout des Assemblées tumultueuses ; que les magistrats soient assiégés ; qu'ils entendent hurler au-tour d'eux une populace menaçante ; le peuple obtiendra tout, les barrières tomberont. Si l'Assemblée Nationale emploie l'autorité du pouvoir exécutif pour établir ces impôts, voilà le peuple abusé aux prises avec elle ; la voilà accusée d'injustice & d'oppression ; si elle se tait, elle approuve ; & alors un cri victorieux portera dans les Provinces la nouvelle heureuse qu'on peut s'affranchir des droits d'aides & octrois, puisque Lyon l'a fait impunément.

Les impôts indirects, une fois anéantis, avant l'existence d'un impôt direct équivalent, il se fera un déficit immense qu'il ne sera plus possible de combler. Le déficit en-

traînera la banqueroute, & avec elle la contre révolution.

Citoyens, qu'auriez-vous pensé, si l'on vous eût proposé un complot aussi noir, & que les conjurateurs vous eussent ainsi découvert leurs trames criminelles ? N'auriez vous pas regardé ce discours séditieux comme un blasphême contre la patrie, & n'auriez-vous pas couru aux armes pour défendre votre liberté, & disperser ses conspirateurs ? Cependant n'avez-vous pas exécuté, autant qu'il a été en votre pouvoir, le projet infâme qui, dans la bouche de vos ennemis, vous aurait rempli d'horreur & d'indignation ? Ne vous a t-on pas vus vous rassembler tumultueusement, & faire éclater hautement le murmure contre des impôts encore subsistans ? Vous avez investi le sanctuaire où délibéraient vos pères ; vous avez enchaîné, par la terreur, la liberté de leurs suffrages ; vous avez traité, comme de vils histrions, ces hommes respectables, que votre confiance & la loi avaient revêtu d'une autorité sacrée.

Je ne dois point vous paraître suspect. J'ai su tout affronter pour venger vos droits méconnus ; j'ai foulé dédaigneusement à mes pieds, les préjugés d'un corps dont j'étais membre, & qui vous tenait honteusement asservis. J'ai déconcerté les tyrans ; j'ai démasqué, dénoncé tous les traîtres. Je me suis fait autant d'ennemis mortels que vous aviez eu

d'oppreſſeurs. J'ai mépriſé la calomnie & dédaigné d'effacer les couleurs dont elle m'enluminait. Mais ſi j'ai ſu tout braver pour ſoutenir la liberté, je ſaurai tout entreprendre pour écarter la licence.

Les impôts d'aides & d'octrois que l'on perçoit dans votre Cité, vous ont paru déſaſtreux & révoltans, parce qu'ils ne ſont point établis ſur la proportion des facultés, & qu'ils frappent également l'artiſan & le riche propriétaire. Je ſens toute l'immoralité de ces impoſitions, puiſque l'avarice ou le beſoin, toujours mauvais conſeillers, multiplient avec les fraudes, les tranſgreſſions de la loi.

Il vous était donc permis de faire entendre vos plaintes; mais deviez-vous les appuyer par des cris menaçans & impérieux? Mais vous appartenait-il de juger vous-mêmes de la juſtice de votre cauſe? Et vos Magiſtrats, que vous avez fait pâlir, pouvaient-ils diſſoudre une loi qu'ils n'avaient point établie? C'était à vos Repréſentans qu'il fallait adreſſer vos réclamations; n'étaient-ils plus vos Légiſlateurs, les arbitres de vos droits, les pères de la patrie? Pour rétablir l'égalité & rapprocher la diſtance que l'orgueil avait mis entre vous & les ci-devant premières claſſes de l'état, ils ont ſurmonté tous les obſtacles, vaincu tous préjugés, détruit tous les privilèges, anéanti toutes les diſtinctions. Ils ont rompu tou-

tes les barrières qui entouraient les dignités & les charges, & ne s'ouvraient qu'au bruit de l'opulence titrée ; & le mérite, quelque part qu'il se trouve, peut aujourd'hui remplir tous les emplois & jouir de tous les honneurs. Ils vous ont délivrés des insolens valets du despotisme, qui vous opprimaient sous cent noms différens. Ils ont aboli un impôt qui rendait à l'Etat des sommes considérables, mais qui était odieux, en ce qu'il affectait des objets de première nécessité. Pour opérer la réforme de tant d'abus, ont-ils eu besoin d'être stimulés par des cris tumultueux & par des adresses séditieuses ? On vous avait promis de supprimer les droits d'aides & octrois, après avoir établi un mode général & uniforme d'imposition ; mais vos Représentans sont-ils des dieux pour créer sans travail, & s'affranchir des entraves du tems qui suspend & prolonge toutes les opérations humaines ? Pourquoi douteriez-vous de leur justice & de la sincérité de leur promesse ? Qu'ont-ils fait pour justifier cette coupable défiance...

Vous avez appelé dans vos murs les peuples des différentes contrées de l'Empire ; ils accourent pour célébrer avec vous la fête du patriotisme. Vous élevez un autel à la liberté ; c'est en présence de cette divinité tutélaire, que vous jurez d'être fidèles sujets à la Nation, à la Loi & au Roi, & de maintenir la constitution & la *perception des impôts*. Quarante mille soldats patriotes, représentans d'un nombre infini de Citoyens, sont les témoins & les dépositaires de vos sermens ; & à peine ont-ils revu

leurs foyers, publié votre patriotiſme, qu'ils apprennent que vous vous ſoulevez contre la loi, que vous refuſez de payer les impôts, que vous mettez en péril la Conſtitution, & que vous vous diſpoſez à ſoutenir votre parjure par la force & la violence.

Vous avez envoyé des députés à la fédération Nationale ; & tandis que, les mains levées vers le ciel, ils prêtent, avec vos frères, le ferment d'être libres & ſoumis aux lois ; tandis qne des millions de voix le répèrent au même inſtant dans toute la France, vous ſeuls oſez troubler le concert de ces acclamations publiques, par des cris d'inſurrection & de révolte.

Ne voit-on pas qu'il exiſte un plan combiné & réfléchi pour ébranler l'édifice de la Conſtitution ? Vos ennemis ont lâché leurs émiſſaires pour fomenter parmi vous la diviſion & le déſordre ; & l'œil le plus inattentif peut remarquer un rapport intime entre les troubles de Montauban, de Nîmes, & ceux de votre ville. Citoyens, reconnaiſſez ſous ces traits la perfidie de vos tyrans. Rougiſſez d'avoir pu ſervir d'inſtrument à leurs déteſtables projets. Voyez juſqu'à quel point ils voulaient vous égarer. D'abord, ils ont déclamé contre des impôts qui vous ſont odieux ; mais pour ne pas vous révolter par l'horreur du crime & du parjure, ils vous ont parlé d'un remplacement, qu'ils ſavaient bien être impraticable dans ces momens critiques. Enſuite, ils vous ont excité à demander, comme par dériſion, à vos légiſlateurs, la ſuppreſſion d'un impôt qui n'exiſtait déjà plus ; & tandis que tous les Français combattent de généroſité pour ſubvenir aux beſoins de l'Etat, que vous priviez d'une partie de ſes revenus, ils ont oſé prétendre que la Nation devait encore ſe charger de votre dette, ou plutôt, que c'était à elle de réparer les dilapidations de vos anciens Adminiſtrateurs & de payer l'imbécilité de vos Conſuls.

Où en ferait la chose publique, si l'Assemblée Nationale ne repoussait avec indignation une pétition aussi anti-patriotique, & si toutes les cités de l'empire, enhardies par votre exemple, réclamaient la même *justice* ? La dette publique, déjà énorme par elle-même, ne deviendrait-elle pas incalculable, & la banqueroute infaillible ?

Citoyens, vous avez scandalisé la Patrie, & vos noms ne se prononcent, dans les Provinces étrangères, qu'avec les dénominations infâmes des rebelles & des parjures. Bon peuple ! ta crédulité fit tout ton crime, reconnais ton erreur, & les indignes manœuvres de tes tyrans ; que toute la France apprenne, en voyant ton retour, ta soumission aux lois, ton respect pour pour tes Représentans & tes Magistrats, que tu secondas, sans le soupçonner, les efforts de nos ennemis ; que ce ne fut point ton cœur qui t'égara, & que tu fus toujours fidèle à la Patrie, lors même que tu paraissais la trahir. Enfin, montre-toi digne de partager avec tous les Français les bienfaits de la Constitution.

C'est un enfant jeune & faible encore, mais qui doit un jour s'armer, comme Hercule, d'une massue terrible pour protéger le faible innocent, écraser le puissant coupable, purger la terre des brigands couronnés..... Tremblez de l'étouffer dans son berceau... !

A MARSEILLE,

De l'Imprimerie de J. Mossy, Père & Fils, Imprimeurs de la Nation, du Roi & de la Ville. 1790.